

Marsboro
James S. Ramage

Table des matières

Page couverture	Marsboro James S. Ramage
Page 3	Table des matières
Page 5	Mise en contexte
Pages 7 à 24	Une enfance Sauvage
Page 25	Photo de James S. Ramage ± 1940 Photo de J. S. R. en uniforme pendant la WW1 avec la croix rouge Photo son père, Capitaine James Douglas Ramage, 1879
Page 26	Photo Maison d'époque
Page 27	Photo pointe Ramage
Page 28	Bureau de la publicité des droits, lot 22 et 23, 330 acres
Page 29	Plan officiel du Canton de Marston, 1881
Page 30	Plan région Lac-Mégantic, 1923
Page 31	Livre de renvoi officiel, Canton Marston, page 33
Page 32	Livre de renvoi officiel, Canton Marston, page 34
Page 33	Lot 22 et 23 en 2025 (330 acres)
Pages 34, 35, 36 et 37	Notes manuscrites écrites par un membre de la famille Ramage
Page 34	(Blanche) ...
Page 35	We met Mr Walter ...
Page 36	To England ...
Page 37	Family Rooster...

Mise en contexte

À la fin des années 1990, oncle Georges Martin, fils d'Ernest Martin, long-temps maire de Marston, m'a remis un document de quatorze pages rédigées en anglais par un certain James S. Ramage.

Au printemps 2024, en faisant des recherches sur le Web, j'ai trouvé une étude sur ces quatorze pages rédigées par le Dr J.I. Little du Département de l'histoire de l'Université Simon Fraser de Vancouver, laquelle avait été publiée par le Centre de ressources pour l'étude des Cantons-de-l'Est (ETRC) en 2006.

Citation :

A WILDERNESS BOYHOOD:
THE LAKE MEGANTIC MEMORIES OF
JAMES S. RAMAGE, 1868-82

J.I. Little

History Department, Simon Fraser University

Journal Eastern Townships Studies 28 (spring 2006): 5-22.

https://www.etcrc.ca/wp-content/uploads/2016/12/JETS_28-3-Little.pdf

J'en ai fait la traduction en français. Le 28 mars 2024, j'ai téléphoné à la responsable de la bibliothèque de Marston afin de vérifier si elle était au courant de son existence. Mme France Morin ignorait l'aventure de ce pionnier écossais. Cependant, par un heureux hasard, elle avait reçu, le matin même, d'une source anonyme dans la boîte des retours des livres, un document intitulé : « Marsboro, James S. Ramage ». Je me suis alors rendu à la bibliothèque vérifier s'il s'agissait du même document. J'y ai retrouvé les quatorze pages que m'avait remises oncle Georges, la suite jusqu'à la page 38, ainsi que des notes manuscrites.

Vous trouverez, sur les sites suivants, la traduction en français par Linda et Bernard Boulet du document publié par le Eastern Townships Resource Centre (ETRC) :

Municipalité de Marston

<https://www.munmarston.qc.ca/pages/un-brin-dhistoire>

Centre de Ressources pour l'étude des Cantons-de-l'Est (CRCE) :

https://www.etcrc.ca/wp-content/uploads/2026/01/Ramage_FR_compressed.pdf

Merci à Paul Dostie pour le soutien

Merci à Danielle Poulin pour la mise en page

Bernard Boulet
Marston

**Une enfance sauvage:
Les souvenirs du Lac Mégantic de
James S. Ramage 1868-1882
J.I. Little**

Département de l'histoire, Simon Fraser University

Introduction

Outre le fait que Robert Walters de Sherbrooke a déposé une photocopie du texte suivant au Centre de ressources pour l'étude des Canton-de-l'Est en novembre 1994, la provenance du mémoire relatant l'enfance de James Ramage sur les rives du lac Mégantic est inconnue.¹ Nous ne pouvons pas non plus être certains que le document soit complet, puisqu'il se termine brusquement au bas de la page quatorze, mais les faits internes suggèrent que c'est le cas.

L'histoire de Ramage se termine en 1882, lorsqu'il a quatorze ans et qu'il s'apprête à accompagner sa famille dans le Midwest des États-Unis pour ce qui serait probablement une vie plus sûre et moins excitante.

Ce mémoire a été écrit lorsque Ramage était déjà dans la cinquantaine; il mentionne dans le texte qu'il se souvient avoir traversé la Spokane Valley de Washington une quarantaine d'années plus tard. Malgré cela, le souvenir de Ramage de ses années d'enfance est resté frais, car il s'agit d'un récit vivant et brut de la vie sur ce qu'il appelle une ferme de souches, la ville la plus proche est accessible uniquement par bateau en été et par la route de glace en hiver. La famille Ramage a vécu une existence au jour le jour durant ces années. Ses parents étant bien éduqués, James a été exposé à un environnement culturel riche à la maison tout en devenant compétent en matière de survie en milieu sauvage.

Depuis les années 1830, le paysage pittoresque des Cantons de l'Est avait attiré des gens imprégnés d'un romantisme proche de la nature.² La plupart n'ont pas persisté très longtemps, mais les Ramage étaient une exception, en grande partie parce qu'ils n'avaient guère le choix.³ James se souvient de cette expérience avec tendresse à cause des liens familiaux et communautaires forts qu'il a créés ainsi que des aventures qu'il a vécues dans sa jeunesse plutôt téméraire.

Selon un ajout manuscrit aux mémoires de Ramage, son père, James Douglas Ramage est né à Prescott dans le Haut-Canada en 1831, et sa mère, HeLen Miranna Savage, à Belleville, en 1836. James Senior était un vagabond plutôt irresponsable qui a quitté sa jeune famille et son poste d'horloger et orfèvre chez Tiffany à New York pour prospecter de l'or au Colorado.

Après être revenu sans le sou sept ans plus tard, il a profité de ses relations orientales et de son expérience occidentale pour acquérir un poste au sein la Reciprocity Mining Company de New York qui, en 1865, avait acheté un terrain dans la région de Whitton et Marston cantons, sur les rives nord et ouest du lac Mégantic.⁴

L'entreprise n'était pas rentable et ses lots sont revenus à la couronne en 1872. À cette époque, le sans emploi acquit un terrain sauvage probablement sur la rive nord du lac Mégantic, Baie Victoria, car sur la carte topographique accompagnant le mémoire, les mots « Ramage Point » ont été ajoutés à la main à cet endroit.

Bien qu'il n'y ait aucune référence à ce sujet dans les mémoires, le fils aîné John (connu sous le nom de Jack), possédait une concession d'exploitation aurifère de l'autre côté de la baie, sur le rang II, lot 19. Il aurait signé une hypothèque sur ce terrain pour 300 \$ en 1881⁵, l'année avant que lui et le reste de la famille déménagent au Minnesota où sa femme possédait des terres.

La famille Ramage est arrivée dans la région juste au moment où la frontière de la colonie écossaise atteignait la rive nord du lac Mégantic.⁶ James est né au même moment où la Confédération a renforcé la position des nationalistes Canadiens-français qui désiraient endiguer la vague croissante de migration vers la Nouvelle-Angleterre. Le British North America Act venait de confier la propriété des terres de la Couronne au niveau du gouvernement provincial. Le résultat fut une deuxième vague de programmes de colonisation axée en grande partie sur la région du lac Mégantic, provoquant un conflit entre les colons Écossais et les Canadiens-français. La violence n'a été évitée que par l'intervention des agents fonciers du gouvernement et le retrait des Highlanders de Marston sud, site de ce qu'on appelle la colonie papale des Zouaves de Piopolis.⁷ Le mémoire de Ramage révèle cependant que les jeunes Écossais et Canadiens-français se battaient toujours les uns contre les autres dans la ville de Lac Mégantic qui a vu le jour avec l'arrivée du chemin de fer international en 1879.⁸

La plupart de ces hommes travaillaient dans les bois pendant l'hiver, coupaient les billots et les faisait flotter sur la rivière Chaudière jusqu'au fleuve

Saint-Laurent avant l'arrivée du chemin de fer, et par la suite jusqu'aux scieries de Lac Mégantic.

Le sol était trop maigre et la saison de croissance trop courte dans cette région montagneuse pour que les familles puissent compter uniquement sur l'agriculture. James Ramage Senior – connu sous le nom de Major Ramage – n'était, de toute façon, pas un agriculteur.⁹

Sa famille a connu des difficultés considérables, bien que la situation s'améliore brièvement en 1880 lorsqu'il a acquis un poste de surintendant local de la Société Dominion immobilière et fiduciaire du Canada, l'une des nombreuses sociétés financées par l'Europe. Ce sont des entreprises créées pour financer la colonisation dans la région à partir des bénéfices réalisés par la coupe et le sciage du bois. Aucune de ces entreprises ne se sont avérées financièrement prospères, même si elles ont injecté une quantité considérable de capitaux dans la région, en affaiblissant la mainmise des monopoles du bois.¹⁰

Malheureusement, James Ramage Sénior, de plus en plus alcoolique, a perdu ses deux pieds à cause d'engelures la première année qu'il a été employé par la Fédérale Dominion compagnie, obligeant sa famille à devenir plus dépendante que jamais de l'ingéniosité du fils aîné Jack, qui a également travaillé pour la compagnie. Mais le jeune James Junior et son frère à peine aîné, Will, ont également contribué en effectuant une grande partie du travail agricole même avant l'âge de dix ans. Ils ont quand même réussi à fréquenter l'école de façon intermittente après la mort de leur mère bien-aimée en 1881. La sœur cadette de James, Blanche et sa cousine adoptive, Mattie, sont devenues responsables du ménage de la maison.

Ce qui suit est donc un aperçu intime de la vie dans ce qui était autrefois effectivement la dernière frontière du sud du Québec. C'était un endroit romantique dans la mesure où il représentait une résistance à la prolétarianisation et à l'assimilation pour les familles déracinées des Highlands incapables de s'installer en groupe et pérenniser leur langue et leur culture dans une zone plus viable sur le plan agricole, et pour les colons Canadiens français qui étaient convaincus que la vie ici serait meilleure que dans les villes industrielles de la Nouvelle-Angleterre. Et plus romantique encore étaient les rêveurs et les marginaux attirés par le faux attrait de l'or et de l'inépuisable faune sauvage, y compris les émigrés anglais mentionnés dans l'ouvrage de mémoire de Ramage, ainsi que son propre père. Le moment fut cependant éphémère. Le chemin de fer qui transportait la famille Ramage vers l'ouest en 1882, faisait de même pour les Écossais, dont la po-

pulation avait atteint déjà son apogée, tandis que les Canadiens français prenaient avec empressement les emplois offerts dans les usines de la ville en pleine croissance de Lac Mégantic. Les lacs et les forêts subsistèrent, mais dès 1887 l'accès aux zones de pêche et de chasse les plus productives fut réservé à de riches membres de clubs de Boston et de New York.¹¹

Document ¹²

Je suis né le 17 décembre 1868 dans le pays alors semi-sauvage du Bas-Canada à environ soixante milles de la ville de Québec et sur les rives du magnifique lac Mégantic... à soixante milles de la plus proche ligne de chemin de fer¹³ et avec un service de courrier bihebdomadaire à cheval. Nous étions à environ huit milles de la frontière du Maine (États-Unis), mais cette partie du Maine était alors entièrement non développée, sauf par les trappeurs et occasionnellement pour des parties de chasse et de pêche.

Le terrain accidenté a laissé les rives du lac presque entièrement non développées pour l'agriculture qui se trouvait à un kilomètre ou deux en arrière. Un côté du lac a été colonisé par les Highland Scotch, parlant presque entièrement en gaélique. L'autre côté était colonisé par les Canadiens français, avec une ligne de démarcation nette entre les deux. Pas d'Écossais ou d'Anglais ne s'installait parmi les Français et vice versa.¹⁴

Plus tard, lorsque le chemin de fer est arrivé, le village d'Agnès a été formé au pied du lac séparé par la rivière Chaudière, célèbre pour les truites. C'est là que les deux factions sont arrivées ainsi que de nombreux combats sanglants et quelques victimes mortelles.¹⁵

Je mentionne cela pour vous donner une idée de la situation générale et de sa portée pour les quelques années à venir.

Mon père, James Douglas Ramage, horloger et orfèvre de carrière, employé chez Tiffany à New York, a attrapé la fièvre de l'or de l'Ouest et avec un frère sont partis dans un wagon de chemin de fer pour traverser les plaines jusqu'au Colorado, où il resta sept ans et revint à la maison sans le sou. Il avait quitté mère et ses deux enfants aînés, John et Katie, laissés à Kingston, en Ontario, pendant les sept années. Cela explique la large répartition de nos âges entre nous. Quatre enfants de plus – deux garçons (dont je faisais partie) et deux filles naîtront dans les douze prochaines années.

Mon père et son frère ont construit la première cabane en rondins sur le site actuel de la ville de Denver. Nous avions une photo de la maison pendant plusieurs années, mais elle a été perdue, au grand regret de la famille. À son retour du Colorado, on lui offre le poste de directeur de mine pour une propriété aurifère au bord du lac Mégantic. La société minière lui a construit une bonne maison sur la seule route principale qui passait alors, et c'est là que je suis né.

Après quelques années, la mine s'est révélée improductive, et il s'est retrouvé sans emploi et sans moyen d'aucune sorte. J'avais alors environ quatre ans.

Lui et mon frère aîné, avec l'aide de sa famille, ont acquis une terre en amont du lac. Elle était inaccessible par la route. Ils y construisirent une confortable maison en rondins. Ils se mirent à abattre des arbres. Comme mon père était sans emploi, le strict nécessaire à la vie devenait difficile. Mon père installa son établi et reprit son métier de réparateur de montres, etc. Ce secteur du pays peu peuplé et frugal, quelques dollars par mois étaient tout ce à quoi il pouvait s'attendre. Je me souviens d'un hiver rigoureux où nous vivions de pommes de terre congelées (la cave ne pouvait pas éviter le gel quand il faisait cinquante à cinquante-cinq degrés sous zéro). Que du pain d'orge, pas de lait, de beurre, de sucre, et seulement occasionnellement un petit morceau de porc salé.

L'anniversaire de ma mère est arrivé et ma sœur aînée a cassé une bouteille de sirop d'érable vide et a fait bouillir le fond pour obtenir un peu de sucre pour sa tasse de thé. Cela a constitué la célébration de son anniversaire. Le printemps est arrivé et nous avons recommencé à vivre des produits de la terre. Une vache ou deux fournissaient le lait et le beurre et les poules commencèrent à pondre. Will et moi étions en âge de pêcher et nous prenions beaucoup de truites et de poissons blancs. Les baies sauvages en abondance et le potager nous ont sauvé la vie. Nous avons bien vécu l'été et l'automne, pour ensuite revivre la même expérience en hiver, mais jamais aussi mauvaise que celle de l'année dernière.

Nous avons été totalement imprévoyants. Par exemple, en regardant en arrière, je peux voir où que durant les années où nous transportions de l'eau dans des seaux sur cent cinquante mètres de montée, que nous aurions pu, en deux ou trois jours de travail, avoir un bon puits juste à côté de la cuisine. Nous aurions pu avoir une vache à l'automne, mais cela ne nous est apparemment jamais venu à l'esprit. Notre bois d'hiver aurait pu être coupé en été, mais cela ne l'a jamais été. À cette époque, le gibier était abondant, l'orignal et le cerf à quinze kilomètres de chez nous. Une réserve aurait pu être congelée, le poisson aurait pu être salé. L'explication était que nos parents étaient nés en ville et que malgré l'expérience minière de père, celui-ci n'avait aucune idée de la façon de subvenir à nos besoins.

Cette situation était aggravée par les habitudes de consommation d'alcool de père, qui causèrent finalement sa ruine. C'était un visionnaire de l'extrême qui pensait toujours faire fortune. Par conséquent, il n'avait ni le

temps ni le penchant pour les choses banales de la vie. C'était tout de même un homme merveilleusement talentueux, un homme de bonne éducation. Il avait une magnifique voix chantante, il jouait plusieurs instruments de musique et était « Salut mon ami », facile de rencontre avec tous. Notre maison était le quartier général des jeunes anglais et de leurs plus jeunes fils, parmi lesquels se trouvaient de nombreux gars charmants. Il me semblait donc que nous avions beaucoup de compagnie pendant l'été, mais que nous étions plutôt isolés en hiver. Notre seul moyen de sortir était le bateau, le chemin de glace en hiver ou de suivre un sentier pédestre accidenté à travers la forêt.

Notre première éducation s'est déroulée à la maison. Nous avions une bonne bibliothèque et nous lisions ou on nous lisait des auteurs tels que Scott, Dickens, McCauley, Thackeray, Shakespeare, Spenser et bien d'autres auteurs classiques, avec pour résultat, quelques années plus tard, lorsque ma sœur Blanche et moi sommes allés à l'école au Minnesota, nous étions, bien que déficients dans certaines études, tellement meilleurs en lecture que notre professeur, c'était parfois embarrassant. Notre enseignement précoce et nos lectures à la maison nous ont toujours été très précieux.

Mon frère Will et moi avons commencé à travailler à la ferme lorsque nous avions environ six et sept ans. Nous transportions du bois tout l'hiver sur un traîneau à main et nous faisons des corvées. Malgré ces années difficiles, il y avait beaucoup de plaisir et de bons moments en famille, presque toujours nous chantions et lisions à voix haute pendant les longues soirées d'hiver. De nombreux événements amusants se sont produits. Nous avions un baril plein de neige dans la cuisine qui restait tout l'hiver, ce qui nous évitait d'aller chercher l'eau au lac pour se laver, etc. Will et moi coupions des blocs de neige compactée pour remplir le baril. Pendant que j'étais penché au-dessus, Will m'a frappé avec une hache épointée sur mon gros petit derrière. Will a regardé les résultats et il a dit : « Les œufs sortent. » (Nous avions nettoyé de nombreux poissons pleins d'œufs, et je suppose que ma graisse y ressemblait.) Je me suis précipité dans la maison, le pantalon baissé, en hurlant : « Mère, les œufs sortent, les œufs sortent » Inutile de dire que je me suis assis sur un coussin, sur une seule fesse pendant de nombreux jours. J'ai toujours la cicatrice.

Nous avons donc grandi, traversant le lac par tous les temps, voyageant sur la glace en hiver. Quand elle faiblissait au printemps, nous avions une perche de cèdre léger, la tenant transversalement afin de nous aider à sortir, si la glace céda.

Nous sommes devenus forts et complètement à l'aise dans les bois et sur les eaux, et cela nous ne l'avons pas oublié. Je pense souvent maintenant à ce que Mère a dû souffrir. Elle avait désespérément peur de l'eau. Quand Will et moi avons traversé le lac sur une distance de quatre milles, seuls dans une chaloupe pour la première fois, elle descendit sur le rivage pour nous voir partir. Lorsque nous l'avons laissée, elle pleurait. Cela nous a semblé stupide, mais j'ai su plus tard qu'elle était malheureuse jusqu'à notre retour.

Vers cette époque, une école fut organisée à trois milles et demi de notre maison. Nous avons commencé à parcourir le sentier à travers les bois le matin et au retour à la maison le soir, pendant l'été. L'hiver, l'école ne pouvait pas avoir lieu parce que les allers-retours étaient impossibles, en hiver. Le professeur était un petit Écossais colérique, fervent partisan de la théorie « Si vous ne punissez pas un enfant lorsqu'il fait quelque chose de mal, il n'apprendra pas ce qui est bien ». Pour ajouter à notre inconfort, mon père nous avait dit qu'à chaque fois que nous aurions un coup de bâton à l'école, il nous en donnerait un autre, à la maison. Parfois, mon rêve était de devenir assez grand pour lui enlever sa lumière et assombrir son esprit malfélique de petit rat de professeur, mais il a quitté l'école et je n'ai jamais eu ma vengeance. On devait se lever à cinq heures du matin, faire nos corvées, partir à l'école à sept heures trente, revenir à la maison vers cinq heures trente le soir, puis faire la traite et d'autres tâches jusqu'à vers huit heures, le soir. La journée était longue pour deux petits garçons, mais cela ne nous a jamais fait de mal. Nous avons fréquenté cette école pendant deux étés. Je me souviens de la fin de l'école à l'automne de la dernière année. Les directeurs de l'école, le professeur et mon père, tous assis sur l'estrade et sous l'influence de l'alcool, nous ont dit que nous avions été de bons enfants et que nous pouvions venir chercher nos prix. Il s'agissait de pommes coupées en huit morceaux – un seul morceau pour chaque étudiant.

Une expérience ressort du dernier été. Will a été pris avec de terribles crampes d'estomac sur le chemin du retour il pouvait à peine marcher. Nous nous sommes allongés sur le bord de la route, puis je l'ai porté "Pig-a-back" sur cent ou deux cents mètres. Il a marché un peu, mais j'ai dû arrêter encore une fois et le porter de nouveau. De cette façon, nous sommes finalement rentrés à pied tous les deux ensembles.

Une compagnie de milice fut formée avec père comme Major et Jack, le frère aîné, en tant que Lieutenant et, plus tard, comme Capitaine. L'armurerie était dans notre maison et nous, les plus jeunes enfants, Will, ma sœur Blanche, (un an et demi plus jeune que moi) et moi avons défilé avec des

baïonnettes, des gourdes et parfois des fusils. Quand les plus âgés étaient absents, nous pouvions les faulser hors de la maison.

Le pays se stabilisait. Un syndicat de colonisation anglais a acheté une grande parcelle de terrain. Père et Jack y ont obtenu de bonnes positions. Nos moments extrêmement difficiles ont été beaucoup soulagés.

Père et Jack devaient se rendre au campement annuel de la milice à Sherbrooke, à une soixantaine de milles de chez moi. Will et moi devions partir et rester chez des amis, mais nous n'avions pas de vêtements, à part ceux faits maison et coupés à partir de vêtements jetés ou envoyés par la famille de père, de Montréal. Nous avons pris notre cheval et avons travaillé une semaine pour la compagnie forestière, de laquelle nous avons reçu 4,50 \$ chacun. Ce qui nous a permis d'acheter deux costumes en serge bleu, exactement identiques. Nous nous sommes alors sentis grands.

Nous avons vu notre premier cirque (Adam Forepaugh) et nous avons gagné un peu d'argent en cueillant de la pruche broyée pour les lits des tentes des officiers.

Nous sommes allés nager dans la rivière Saint-François, une rivière assez large et rapide. Nous l'avons traversée pour être à proximité des soldats qui s'entraînaient au tir. Après avoir joué quelque temps au soleil, nous, avec trois autres garçons, avons nagé et alors que nous approchions du milieu, Will, sans aucun avertissement, leva les mains et commença à couler. Ned Farwell et moi l'avons attrapé, un de chaque côté, et nous l'avons ramené. C'était une lutte désespérée au début, mais il est vite devenu inconscient, nous l'avons finalement traîné sur terre. Certains officiers ont entendu les autres garçons crier et ils sont descendus sur les berges. Ils lui ont administré les premiers soins, mais il lui a fallu une bonne demi-heure avant de montrer le moindre signe de vie.

Ned Farwell était le fils du directeur de la succursale de Sherbrooke de la Banque de Montréal, et j'ai appris plus tard que Ned était devenu très important dans les cercles financiers canadiens. Sans son secours, Will se serait, je le crains, noyé. Les deux autres garçons étaient hystériques de peur.

Nous avons continué pendant un an ou deux, jusqu'à ce que Will et moi en soyons à notre dixième et onzième anniversaire. Will était l'aîné. Entre temps, ma sœur cadette, Laeta est née. Elle est arrivée en plein hiver, sans médecin présent. Il est arrivé un jour en retard, les vingt milles de chemin dans le terrible blizzard l'ont obligé à trouver refuge dans une ferme jusqu'à ce que les routes puissent être entretenues. La même tempête a sur-

pris Père et Jack. Eux aussi sont arrivés avec deux jours de retard. Mère était en présence de la vieille Granny McLeod, qui ne pouvait pas dire un mot d'Anglais, mais elle avait été sage-femme pour nous tous, les enfants nés au lac.¹⁶

Nous étions au milieu d'une violente tempête, le mercure était à environ quarante-cinq degrés sous zéro, les routes impraticables avec Granny qui était incapable de parler sauf par des signes. Ma sœur aînée, Katie, alors invalide, notre sœur adoptive Mattie (une cousine) âgée d'environ seize ans, nous les deux garçons pas encore à l'adolescence. On peut imaginer la terreur avec laquelle Mère a dû aborder son supplée et pourtant, tout s'est déroulé normalement.

J'ai été choqué de voir Granny assise près du poêle, tenant le bébé d'un jour, mettant une cuillère pleine de lait de vache dans sa propre bouche et la maintenant jusqu'à ce qu'il ait atteint la bonne chaleur et dilution, puis de sa bouche, le remettre dans la cuillère et nourrir le bébé. Malgré tout, pas le moindre signe d'infection ou problème d'aucune sorte n'a suivi. Mère a pu allaiter le bébé les jours qui ont suivi.

Deux ans après la naissance de Laeta, alors que j'étais encore dans ma onzième année, mon père cherchait une nouvelle parcelle de terre pour l'entreprise de colonisation. C'était dans une zone forestière dense et inhabitée. Au croisement d'une rivière, la glace a cédé et il a mouillé ses allumettes. Il est devenu confus et s'est perdu pendant cinq jours sans nourriture ni allumette, atteignant finalement un camp de bûcherons du côté du Maine mais ses deux pieds gelés. Ils ont donc dû être amputés. D'abord juste les orteils et plus tard, au haut du cou-de-pied, ne laissant que les talons. Il a été dans le lit à la maison pendant près d'un an. Ses pieds, peut-être à cause de sa constante habitude de consommation d'alcool, ne guérissaient pas. Les médecins ont décidé que ma peau était la plus adaptée à la greffe. Sur une période de plusieurs mois, mes bras et jambes étaient continuellement douloureux à cause des greffons coupés. Les greffons ont finalement cicatrisé, et ses pieds ont guéris.

Un peu plus d'un an plus tard, Mère, à l'âge de quarante-cinq ans, et toujours apparemment en bonne santé et de bonne humeur, a contracté un rhume qui a été la cause d'une pneumonie et elle est décédée en trois jours. Je pensais que c'était la fin du monde pour moi. Mère a toujours été le chef de famille et complètement idolâtrée par nous tous. Pleine d'entrain, femme charmante, elle attirait du monde de toute la région. Un jeune émigré anglais venait vers elle comme si elle était sa propre mère. Une bonne

armoire de pharmacie dans la maison a fait d'elle l'idole du dernier recours lors d'une maladie ou d'un accident en l'absence de médecin du Régiment écossais Highland. Des hommes et des femmes l'adoraient et venaient l'aider dans les moments de stress sans jamais penser à se faire payer.

On aurait pensé que Mère, après ce qu'elle avait vécu, aurait été une femme découragée et déçue, mais elle ne l'a jamais montré. Un moral élevé, un sens de l'humour sans faille et mieux que tout, dotée d'un courage et d'un bon esprit sans fin. Dans sa famille, elle a toujours été une véritable pionnière, étant issue d'une famille relativement prospère, cultivée et bien instruite, capable de venir fonder un foyer malgré les épreuves et les difficultés des régions extrêmement sauvages du Bas-Canada.

Deux mois plus tard, ma sœur Katie, invalide et complètement dépendante de Mère, est décédée tranquillement. Elles ont toutes deux été enterrées à la ferme, sur le flanc de colline face au lac, un endroit qu'elles aimaient.

Père était toujours confiné à la maison et Jack depuis maintenant deux ans, était le seul soutien financier de la famille, à l'exception des produits agricoles que Will et moi, avec l'aide et ses conseils occasionnels nous avons pu subvenir à nos besoins. Cela nous fournissait des légumes, de la viande, du lait et du beurre, des œufs et de la volaille et, pour un temps, de la farine. Un moulin à farine avait, entre-temps, été construit par un de nos voisins écossais. Cela a donc été d'une aide considérable vers une vie plus confortable.

Jack était désormais le chef de famille avec Mattie, qui avait une vingtaine d'années. Assistée de Blanche, qui avait un an et quatre mois de moins que Moi, elle était femme de ménage.

Père avait réinstallé son banc d'horloger au village d'Agnès, mais ses vieux copains l'ont vite fait recommencer à boire. Pendant un moment, il s'est contenté de s'amuser et gagner sa vie pour lui-même.

L'automne suivant, Jack épousa Ella Morrill, que nous connaissions tous et aimions.

Avant la mort de Mère, elle avait réussi à obtenir la promesse d'un ami de la Banque de Toronto que Will, à l'âge de quatorze ans, pourrait entrer comme messenger à la succursale de Montréal. Il est parti cette année-là et est resté avec eux à divers postes jusqu'à l'âge de trente ans.

Le mois de septembre précédant la mort de notre mère, nous sommes allés à l'église d'Agnès un beau dimanche après-midi. Mais en revenant à la

maison, après la tombée de la nuit, un vent très fort soufflait sur toute la longueur des douze milles du lac. Jack et moi ramions, Mère et le pasteur étaient assis à l'arrière. Jack et moi y pensions un peu, mais maman était désespérément effrayée. M. McArthur, le ministre, lui a répété le Quatre-vingt-onzième Psaume. Depuis, ils ont toujours été mes préférés. Nous sommes rentrés sains et saufs à la maison, mais une demi-heure plus tard, un homme chancelant frappa à notre porte en criant que le bateau derrière nous s'était renversé et tous, sauf lui, se sont noyés. Ni le bateau ni aucun des cinq autres occupants ont pu être localisés cette nuit-là. Le matin suivant, nous avons trouvé le corps d'une fillette sur la plage sous une branche en surplomb d'un bouleau blanc. En draguant, les autres corps ont été récupérés au cours des deux jours suivants. La fillette s'était évanouie de peur avant que le bateau chavire. Ce qui expliquerait qu'elle n'a visiblement jamais repris connaissance et qu'elle est morte suite au contact dans l'eau froide.

L'une des filles qui s'est noyée était Flora McDonald, une Écossaise très gentille qui avait autrefois travaillé pour Mère, ce qui a porté la tragédie assez proche de notre famille.

Pour revenir en arrière, en été, notre bétail se trouvait presque entièrement dans le bois, c'était souvent un travail de les ramener pour la traite. Une nuit, la vache de tête s'est détachée du sentier et a commencé à descendre une pente raide. Je l'ai attrapée par la queue et comme nous passions devant un petit érable, je l'ai entourée pour la retenir. Il y a eu une déchirure et un rugissement; la moitié inférieure de la queue s'est détachée, elle tenait juste par un petit morceau de peau. Père a remarqué qu'elle ne pouvait pas balancer sa queue correctement. Il a tiré, alors elle est restée dans sa main. Elle a eu une grosse bosse, juste au bon endroit pour l'attraper lors de la traite. Lorsqu'elle a choisi de l'utiliser, c'est comme recevoir un coup de bâton de baseball sur l'oreille. Son nom était Rosie, mais nous l'avons changé pour Nobby.

Une autre fois, j'ai monté une baïonnette sur un manche à balai et je l'ai gardée dans une bûche creuse à la lisière du bois, l'emportant avec moi quand j'allais courir après les vaches. Quand la même vache s'est détachée du sentier, je l'ai lancée et l'ai frappée de plein fouet au-dessus du sabot. La baïonnette a traversé la partie mince de la jambe, laissant, une fois retirée, un trou à trois coins, ce qui la rendit plutôt boiteuse. Père a demandé ce qui s'était passé. J'ai dit qu'elle a dû s'accrocher. Il a dit que c'était un trou d'une drôle de forme, mais il n'en a jamais reparlé. (Je me suis débarrassé

rapidement de la "baïonnette".)

Nous avons un bœuf que je n'aimais pas et je lui ai mis un licou. J'ai lancé la corde par-dessus une poutre dans la grange, lui ai relevé la tête jusqu'à ce qu'il soit impuissant. J'ai ensuite versé presque une bouteille pleine d'anal-gésique dans sa gorge. Le boeuf est devenu fou, il a couru en rond et il a traîné sa gueule à terre. Il ne m'a pas laissé l'approcher pendant un mois.

Un hiver, Will et moi avons pris au piège un lièvre (correspondant à nos raquettes de lapin) avec du fil de cuivre. Jack nous a payé 10 cents chacun jusqu'à ce que nous en ayons trop puis, il a dû nous arrêter. Un commerçant, à trois milles et demi de chez nous, a fait savoir qu'il pourrait en prendre.

J'en ai trappé trois par une froide journée d'hiver, pour découvrir qu'il n'en prenait qu'un, pour lequel il m'a payé 10 cents. Je ne voulais pas jeter les deux autres et les ai ramenés chez nous. Cela a mis fin au commerce des lapins pour l'hiver.

L'été suivant, le gardien du bar de l'hôtel à Agnès cherchait un objet quelconque de notre côté du lac et il a fait savoir qu'il me paierait si je le lui apportais. Père et Jack avaient les deux bateaux alors j'ai monté notre vieille jument sans selle. J'ai fait neuf milles à aller et neuf milles au retour. Il m'a payé 25 ¢ alors que je m'attendais à un dollar. J'étais complètement dégoûté, j'ai acheté une demi-livre de bonbons dégueulasses que j'ai mangés en retournant à la maison. Ils m'ont rendu malade. Je suis arrivé tard dans la soirée par une journée très chaude. La colonne vertébrale de la vieille jument était assez pointue et j'avais la peau écorchée à un endroit très tendre. Ça n'a pas été une journée rentable et, encore une fois, pendant une semaine, j'ai dû m'asseoir sur un coussin.

Sir John A. MacDonald, premier ministre du Canada et Lady Agnes MacDonald ont visité le lac et ils ont passé la nuit avec nous. Will et moi avons emmené Lady Agnes en bateau, nous avons marché, etcetera. Lorsqu'elle est partie, elle a présenté, avec beaucoup de cérémonie, dix cents à chacun de nous. Alors nos idées sur la finance n'étaient pas encore exagérées!

Il y avait un Anglais nommé Steer que tout le monde détestait, un snob désagréable et querelleur et aussi un jeune ingénieur civil américain nommé Pierce que tout le monde aimait. Ces deux-là ont eu une altercation et ont accepté de la régler à mains nues. Pierce a demandé à Jack d'agir comme son second et un nommé McMillan était le second de Steer. Ils se rendirent dans un endroit isolé en dehors de la ville. Steer, bien que le plus léger et plus petit des deux, était un boxeur entraîné. Il a donné à Pierce une hor-

rible raclée. Quarante ans plus tard, en traversant Spokane Valley (région de Washington), j'ai eu une crevaison et je me suis arrêté devant une belle maison pour changer le pneu. Une dame âgée est sortie et en apprenant que je m'appelais Ramage, a déclaré que son frère, un ingénieur nommé Pierce, était un grand ami des Ramage de Lac Mégantic et qu'un John Ramage était son deuxième quand il a administré une complète raclée à un Anglais détestable. Je lui ai répondu "Oui, et le nom de l'Anglais était Steer".

Nous avons fait une belle visite, mais je n'ai pas dit à la dame qu'elle avait eu un mauvais compte rendu du combat.

Ces petits événements sont évoqués pour donner une idée plus claire des conditions dans lesquelles nous avons grandi.

L'hiver suivant, Blanche et moi sommes allés à l'école d'Agnès en marchant sur la glace trois milles et demi, matin et soir.

L'hiver où j'avais environ treize ans, deux hommes que nous connaissions, venus de Boston pour chasser le cerf en hiver, m'ont emmené avec eux. Nous avions deux guides métis français qui possédaient une cabane en rondins et une ligne de pièges juste de l'autre côté de la frontière du Maine, où nous avons établi notre quartier général. Cela a été un voyage mémorable pour moi. Le seul moyen de cuisiner était un immense foyer en pierre fait maison. Je peux encore voir cette bouilloire en fer noir de quatre gallons accrochée à une barre pivotante dans la cheminée, à moitié pleine de chevreuil, mijotant tout le temps. Les faisans indigènes étaient partout. Après avoir arraché la peau et les plumes, ils étaient assaisonnés et lancés entiers dans le pot. À cela s'ajoutaient, de temps en temps, des pommes de terre et des oignons, les seuls légumes que nous avions, et cela faisait un ragoût savoureux. Ceci, avec du pain chaud hollandais au four et quelques pots de confiture Crosse & Blackwell, a fait notre alimentation. On pouvait se servir avec une louche à long manche, un faisan ou un morceau de chevreuil et des pommes de terre et parfois des raviolis et c'était, pour mon goût de jeune garçon, un plat de roi.

La méthode de chasse consistait à trouver où les cerfs se trouvaient du côté de la montagne, sillonnant le territoire sur des sentiers où ils pouvaient se nourrir de broussailles. Puis nous laissions trois petits chiens chasser les cerfs dans la neige profonde où nous pourrions bientôt les chasser en raquettes - une façon meurtrière de chasser, mais il n'y avait pas de loi et nous voulions de la viande, bien que nous évitions les abattages inutiles. Le deuxième jour, nous étions au camp, les deux guides, les deux hommes

de Boston et moi sommes allés chercher de la viande. Les chiens ont vite commencé à japper et la poursuite était lancée. Ayant été élevé avec des raquettes aux pieds, je pouvais facilement distancer les deux autres (les guides restant avec eux.) J'ai vite rattrapé un gros mâle et deux biches marchant à la file indienne dans cinq pieds de neige, le mâle en tête. J'avais un vieux fusil à chargement manuel et un revolver à six balles, ou, comme nous l'appelions à l'époque, un pistolet à cheval. En courant à côté d'eux, j'ai tiré tous les trois dans le dos. Avec une de mes raquettes, j'ai creusé un trou jusqu'au sol et y ai versé les carcasses. Je les ai recouvertes de neige et j'ai empilé des broussailles par-dessus. Les autres étaient retournés au camp. J'y suis rentré environ une heure après la tombée de la nuit. Lorsque j'ai raconté l'histoire, les guides furent chatouillés, mais les hommes de Boston ne semblaient pas beaucoup apprécier. Après avoir mangé, l'un des guides a pris une lanterne et un toboggan et ensemble nous sommes retournés sur les lieux de la chasse et nous avons ramené les carcasses.

Nous pêchions des truites sur la glace autant que nous le voulions. Pour moi, ce fut une expérience formidable.

L'année suivante, nous avons vendu du bois aux voisins et je suis parti à l'école à l'extérieur pendant environ quatre mois. J'ai dû revenir à la maison le 1er mars parce que Jack, qui était à la maison, devait retourner travailler pour la compagnie forestière.

Il fallait faire le sucre d'érable dont nous dépendions. Nous avons sur la ferme une érablière d'environ deux cent trente arbres à un kilomètre de chez nous. J'ai creusé dans quatre pieds de neige, j'ai entaillé les arbres, installé les chaudières à sève, coupé le bois pour faire bouillir les casseroles, etc. Je transportais la sève avec un équipement à l'ancienne. Jack rentrait à la maison de temps en temps pour m'aider. C'était vraiment le travail le plus dur que j'ai fait, mais j'ai rempli plusieurs contenants de sucre et beaucoup de gallons de sirop. J'étais alors dans ma quatorzième année.

Jack et moi étions tous les deux experts à la hache. Nous coupions quelques acres chaque hiver, brûlions les broussailles lorsqu'elles étaient sèches au printemps, puis empilions et brûlions les bûches, ajoutant ainsi quelques acres chaque année aux terres cultivables. L'année précédente, je travaillais seul à bûcher lorsque, par excès de confiance, je me suis donné un coup de hache sur le pied gauche, coupant l'artère principale en deux. Le sang jaillissait d'abord à quatre ou cinq pieds à chaque battement de cœur. Étant à un quart de mile de chez moi, dans la neige profonde, j'ai eu peur, j'ai laissé tomber la hache et j'ai commencé à courir, mais je me suis évanoui,

suite à une abondante perte de sang. Tomber dans la neige m'a réanimé et j'ai finalement trébuché contre la porte de la cuisine. Ils m'ont mis un garrot sur la jambe, mais j'étais à ce moment-là saigné à sec. Au cours des heures suivantes, j'ai eu une série d'évanouissements. En trente jours, j'étais aussi bon que jamais. Étant confiné à la maison, j'ai bénéficié d'un bon repos. Cet incident est rapporté pour illustrer le pouvoir de récupération et la vie robuste que nous avons vécue comme défricheurs.

L'année suivante, comme Ella, la femme de Jack était propriétaire d'un demi-tronçon de terrain au Minnesota, Jack prévoyait déménager la famille vers l'Ouest. Ici, les grandes compagnies forestières, maintenant nombreuses, avaient déjà parrainé une régata annuelle assez importante de godille, canotage et des courses de voile qui attireraient les foules venues de loin. La course principale était composée d'une équipe de huit rameurs, d'un pagayeur arrière et avant, dans chaque bateau, fabriqué d'après les bateaux fluviaux. Elles n'épargnaient pas d'argent dans la construction et les bateaux étaient pilotés par des équipes des différentes entreprises. Certains des équipages étaient des Canadiens-français et d'autres étaient Écossais et Anglais. La rivalité était intense et amère, au point que parfois le sang coulait. De grosses sommes d'argent, ces jours-là, étaient pariées. Les courses partaient de l'extrémité extérieure d'un long quai de cinq ou six cents pieds s'avancant dans le lac. Les compétitions de voile suivaient un parcours triangulaire, les courses d'aviron une ligne droite devant, tournaient à une bouée et revenaient pour finir devant les juges qui étaient placés à l'extrémité extérieure de la jetée.

Jack avait remporté le skiff masculin. J'avais gagné le simple masculin et Jack et moi, ensemble, avons remporté le double masculin. Lorsque nous avons grimpé sur le quai, un Français a frappé Jack à la tête avec le plat d'une pagaie en érable. Instantanément, Jack fut encerclé par nos amis pour empêcher les Français de lui sauter dessus avec leurs bottes, et le combat commença. C'était une affaire sanglante. Jack a repris pied tout de suite et avec un solide mur d'amis, nous avons marché sur le quai, expulsant la foule vers l'arrière ou dans le lac jusqu'à ce que les femmes et les plus jeunes enfants soient chargés sur le bateau à vapeur et la barge attenante. Nous avons ensuite reculé et nous avons couru vers le bateau à vapeur et autres bateaux, suivis d'une foule de Français hurlants. Nous avons eu de la chance que le quai soit relativement étroit car étant du côté français du lac, nous étions en infériorité numérique de trois contre un. Les Anglais se retiraient glorieux de la compétition et de la bagarre où ils étaient en minorité.

Annexe 1

NOTES (par J.I. Little, Département d'histoire, Université Simon Fraser)
"JOURNAL OF EASTERN TOWNSHIPS STUDIES"

- ¹ Le numéro d'appel est P997. Je n'ai rien pu apprendre sur M. Walters, ni trouver son numéro dans l'annuaire téléphonique.
- ² J.I. Little, éd., *Love Strong as Death: Lucy Peel's Canadian Journal, 1833–1836* (Waterloo, ON: Wilfrid Laurier University Press, 2001); « The Naturalist's Landscape: Philip Henry Gosse in the Eastern Townships, 1835–38 », *Journal of Eastern Townships Studies*, no 20 (2002): 59–74; et « Canadian Pastoral: Promotional Images of British Colonization in the Eastern Townships of Lower Canada during the 1830s », *Journal of Historical Geography*, 29 (2003): 189–211.
- ³ Pour un compte rendu détaillé des expériences d'une autre famille de colons dans une situation similaire, encore une fois en grande partie due à l'inconscience du père, voir Jane Vansittart (dir.), *Lifelines: The Stacey Letters, 836–1858* (Londres : Peter Davies, 1976).
- ⁴ Les mémoires ne mentionnent pas le nom de la compagnie, mais c'était la seule de la région à dépasser le stade spéculatif à cette époque. Voir J.I. Little, *Nationalism, Capitalism, and Colonization in Nineteenth-Century Quebec: The Upper St Francis District* (Montréal et Kingston: McGill-Queen's University Press, 1989), 31–2, 256, n. 14.
- ⁵ Cookshire Registry Office, registre B, vol. 10, pp. 715–16, n° 5951, obligation et hypothèque, John Ramage, fermier de Marston, au lieutenant-colonel Charles King, Sherbrooke.
- ⁶ Les quatre premiers colons écossais se sont installés près du lac en 1852, mais ils sont restés coupés de la communauté la plus proche pendant plusieurs années. Voir M.C. MacLeod, *Settlement of the Lake Mégantic District in the Province of Quebec, Canada* [New York City : s.l., 1931] ; et L.S. Français Channell, *History of Compton County* (L.S. Channell, 1896; réimprimé à Belleville, ON : Mika, 1975), 279–80.
- ⁷ Voir Little, *Nationalism, Capitalism, and Colonization*, chapitre 6
- ⁸ Sur les débuts de l'histoire de la ville, voir Jean-Pierre Kesteman, *Histoire de Lac-Mégantic* (Ville de Lac-Mégantic, 1985), chapitres 3 et 4.
- ⁹ Ramage, que Kesteman (*Histoire de Lac-Mégantic*, 35) suppose à tort être un officier britannique, est désigné comme major dans une coupure de journal non identifiée dans J.P. Jones, « *History of Lake Mégantic, 1760–1921* » (notes et coupure de journal non publiées, Archives nationales du Canada, MG30 H17), vol. 2, 1881. Les mémoires indiquent qu'il était le major de la compagnie de milice locale, mais les compagnies étaient commandées par des capitaines, et non des majors, et l'histoire du comté indique que le capitaine John (et non James) Ramage était officier supérieur lorsque la compagnie n° 5 du 58e bataillon, Lac Mégantic, a été créée en 1867. Channell, *History of Compton*, 55–6.
- ¹⁰ Ramage est identifié comme surintendant de compagnie dans Jones, « *History of Lake*

Mégantic », vol. 2, 1881. Sur les compagnies de bois et les compagnies de colonisation, voir Little, *Nationalism, Capitalism, and Colonization*, chapitres 5 et 9.

- ¹¹ Kesteman, *Histoire de Lac Mégantic*, 67–8.
- ¹² Note de l'éditeur : Des changements mineurs dans la mise en page et dans la structure des phrases ont été apportés pour faciliter la lecture de ce texte. Cependant, comme le texte écrit par Ramage est une source primaire, la majeure partie du texte n'a pas été modifiée afin de préserver l'authenticité de ce document.
- ¹³ John Henry Pope, député du comté de Compton, a commencé à planifier la construction d'un chemin de fer de Lennoxville à Lake Mégantic en 1868, mais il n'avait atteint que le village de Robinson (aujourd'hui Bury) en 1875, Scotstown en 1877 et la future ville de Lake Mégantic à l'automne 1879. En 1885, il deviendrait une partie de la Short Line du CP à travers le Maine jusqu'à St John, au Nouveau-Brunswick. Voir Little, *Nationalism, Capitalism, and Colonization*, chapitre 7.
- ¹⁴ Cette affirmation n'est pas exacte, car il y avait des colons canadiens-français ainsi que des colons écossais sur la rive ouest du lac Mégantic, dans le canton de Marston, les Écossais étant concentrés dans la moitié nord et les Canadiens français dans le sud, qui est devenu une municipalité séparée en 1879. Le canton de Ditchfield, sur la rive est du lac, est resté en grande partie inhabité. Voir Little, *Nationalism, Capitalism, and Colonization*, chapitre 6.
- ¹⁵ La ville a reçu ce nom après la visite de Sir John A. Macdonald et de sa femme, Agnès, en 1879. La partie de la ville située du côté de Marston de la rivière Chaudière a été connue sous le nom de Mégantic jusqu'à ce que les deux municipalités fusionnent pour former Lac Mégantic en 1907. En 1881, quatre-vingt-dix-neuf des 120 habitants de Mégantic et trente-quatre des soixante habitants d'Agnès étaient des Canadiens français. Le taux de francophones augmentera rapidement par la suite, tout comme la population dans son ensemble. Voir Kesteman, *Histoire de Lac-Mégantic*, 91.
- ¹⁶ Sur les sages-femmes locales des Highlands, voir Margaret Bennett-Knight, « *Folkways and Religion of the Hebridean Scots in the Eastern Townships* », dans Laurel Doucette, éd., *Conservation culturelle et changement démographique: études sur les Écossais des Hébrides dans les Cantons-de-l'Est du Québec* (Ottawa : Musé nationaux du Canada, 1980), 82–84.

Photo de James S. Ramage ±1940

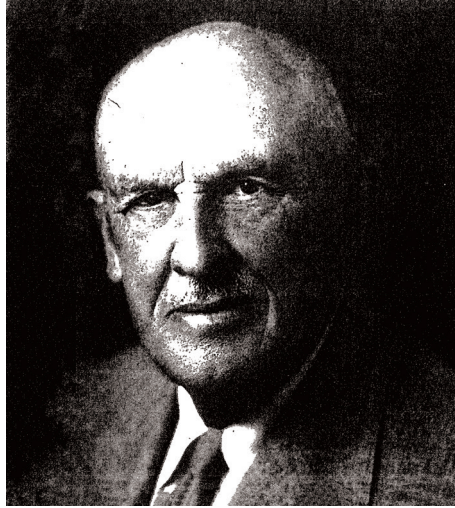


Photo de James S. Ramage en uniforme pendant la Première Guerre Mondiale, il était dans la croix rouge

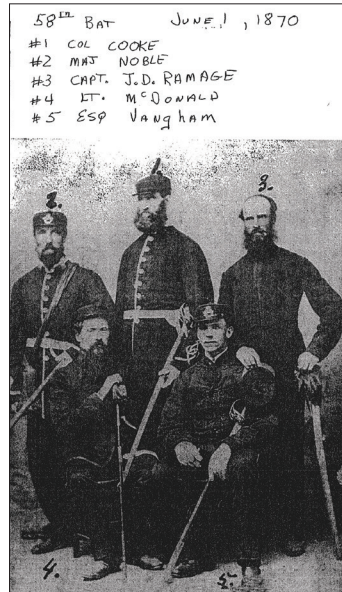
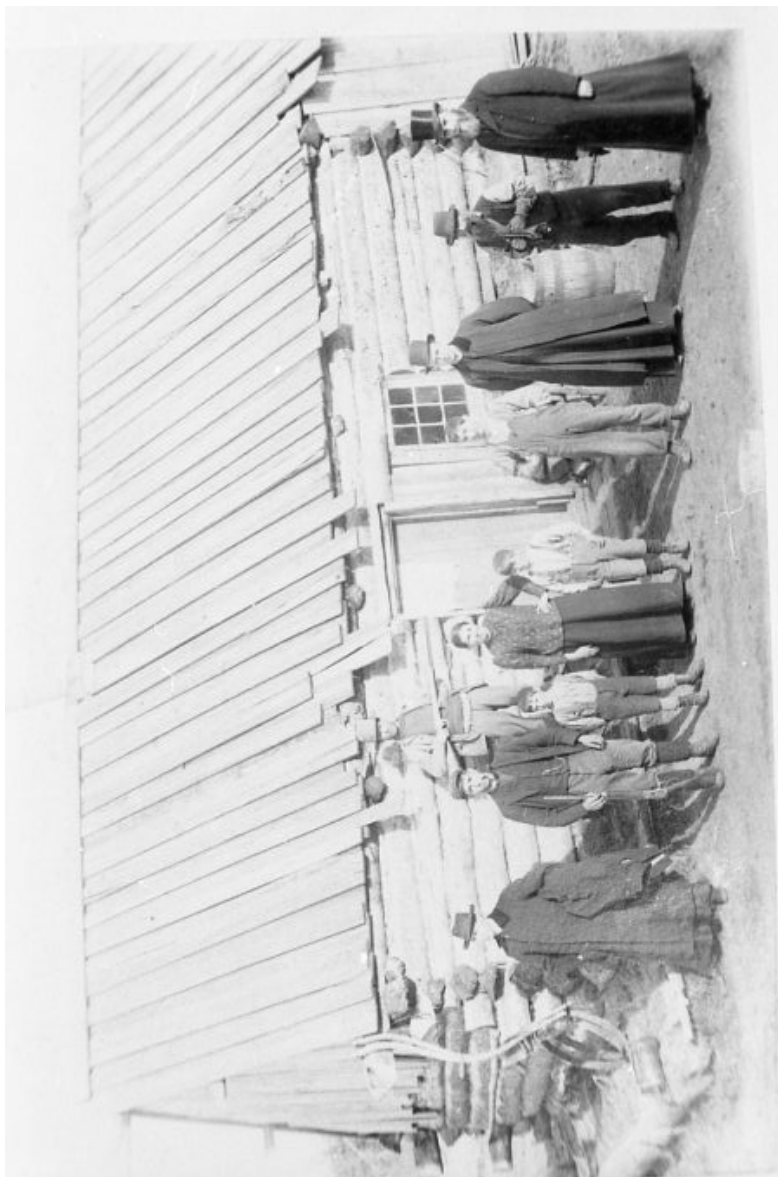


Photo du père de James S. Ramage, capitaine James Douglas Ramage, 1870



Un groupe pose devant une cabane située à Mégantic, en 1899. (Crédit photo : P020 Fonds de la Fondation du patrimoine des Cantons-de-l'Est)



Pointe Ramage
(Baie Victoria)

Photo prise à partir du chemin «Trou-des-ours» à Marston

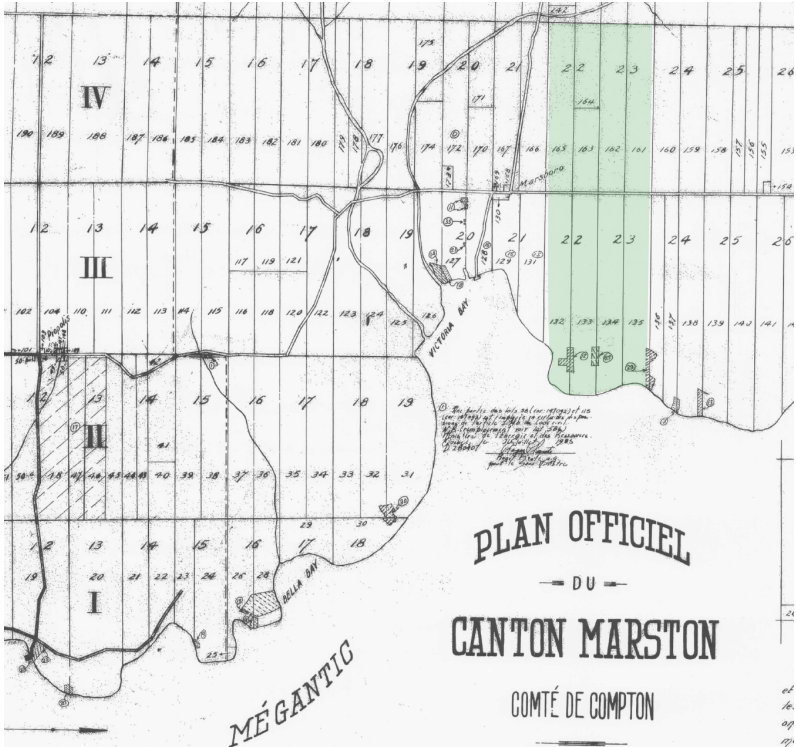
Ministère de la Justice, Bureau de la publicité des droits, Circonscription Foncière de Compton

89, rue du Parc, C.P. 984, Cookshire (Québec) J0B 1M0 Tél. : (819) 875-3323 Télécopieur : (819) 875-5363

Y sont conservés les premiers contrats enregistrés jusque vers 1920.

Lot	Date	Vendeur	Acheteur	Reg.	Vol.	P.	N°	Note
22 rang 3	05 janv 1878	Charles F. Richardson	Dame Margaret Ramage Côte-des-Neiges, Montreal Widow of John Ramage, Kingston	B	7	90	3812	218 acres
22 & 23	30 janv. 1879	The Crown By Patent Letters	Dame Margaret Ramage Born Margaret Douglas	B	8	687	4859	198,00\$ 218 + 112 acres
22 & 23	9 juil. 1901	Margaret Ramage	James Ramage	B	36	46	20218	By testament to her son, 337 acres. Marg. Died on Dec. 6 1890, in England. At the death of James, the testament says that Marg. Gives it to her daughter Letitia Ramage wife of William Gunn, presently of London England.
22 & 23					36	47	20219	Lot 22, 218 acres and lot southern part of lot 23, 112 acres become lots 132- 133-134 of 3 rd rank cadastre plan & Book of reference (livre de renvoi)
	9 juil 1901	Adam Gentle Thomson es-qual. Exécuteur testamentaire	Lake Megantic Pulp Co. George McLellan Stearns	B	36		20220	300\$
	13 déc. 1902	Lake Megantic Pulp Co.	John A. Stewart	B	36		21635	250\$
	11 oct. 1905	John A. Stewart	Charles S. Cook	B	38		21960	700\$
	5 août 1911	Charles S. Cook Wholesale jewellery merchant of Boston	John N. McLeod Mount Vernon State of NY & William Kelly of Mégantic, Mill Mgr.	B	42		29952	4 500\$

Plan officiel du canton de Marston 1881



PLAN OFFICIEL — DU — CANTON MARSTON

COMTÉ DE COMPTON

MAINTENANT COMTÉ DE FRONTENAC (V. Geo. V, Chap. 14.)

LAC

**LÉGENDE:
CANTON MARSTON.**

Comté de Frontenac: Érigé en canton le 26 novembre 1866. Érigé en municipalité de canton par proclamation du 13 novembre 1873. La partie sud du canton marston érigé en municipalité le 11 juillet 1877. Voir Duchamps pages 150 et 463. Partie du canton Marston comprise dans le paroisse de Saint-Léon-de-Marston par proclamation du 31 juillet 1900. Voir Gazette officielle de 1900 page 1584. Cadastre de canton Marston mis en vigueur le 7 mars 1892. Comparé dans la division d'enregistrement de Lou Mégantic par 7 Ed. V. ch. 7, Annexe au comté de Frontenac par 2 Geo. V, ch. 7.

Echelle de Chaines
0 10 20 30 40 50

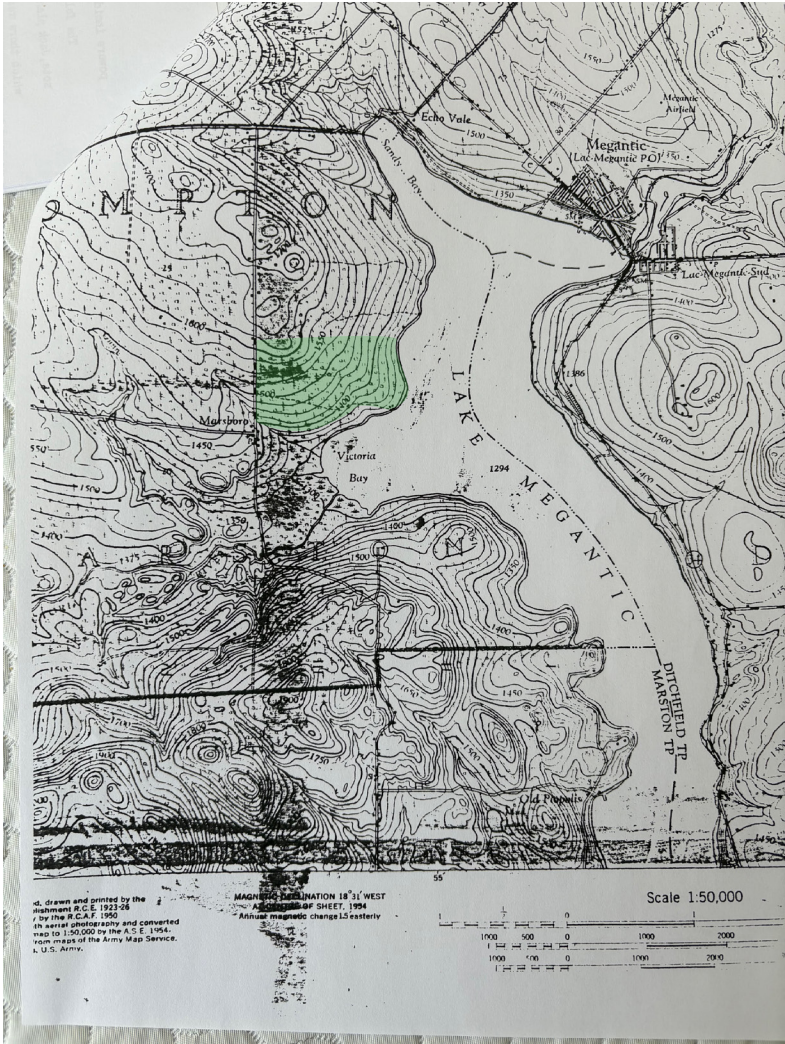
St-Jean, Isle D'Orléans.
10 juin 1888.
"Signé" Chs. Eug. LARUE A. P.

Fait et préparé conformément aux dispositions de l'Article 3662 des Statuts révisés de la Province de Québec.
Département des Terres de la Couronne
Québec, 15 octobre 1891.

"Signé" E. E. TACHÉ
Assistent Commissaire T. C.


PLAN RECONSTITUÉ
Ce plan est resté invariable à l'original
ou sur les originaux de l'Etat, 51-4
de la Loi sur le cadastre (L. 45, c. 51).
Ministre des Terres et Forêts de Québec.
Charlebourg, le 19 Mars 1906.

Plan de la région de Lac-Mégantic en 1923



Livre de renvoi officiel

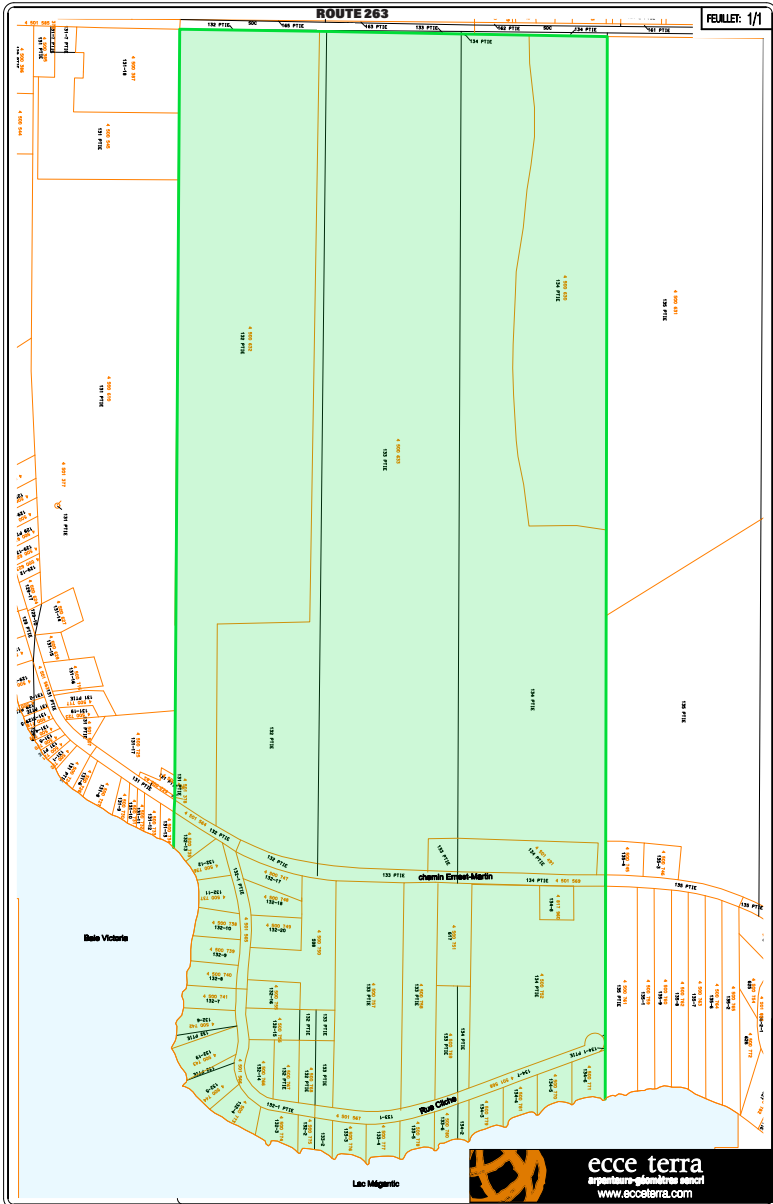
Canton Marston

No. du lot indiqué sur le plan officiel.	NOM DU PROPRIÉTAIRE.	DESCRIPTION GÉNÉRALE.	REMARQUES.
		LIVRE DE RENVOI OFFICIEL Canton Marston Comté de Cornwall Division d'enregistrement du cadastre de Terrebonne	
		<i>Rang III</i>	
125	<i>Hardebeck McKenzie</i>	<i>De figure irrégulière, formant partie du lot no 20 du 5^e rang de l'apentage primitif de Marston, borné au nord par le lot no 127 et à l'Est par la ligne entre le 3^e et le 4^e rang, à l'Est par la rue King, contenant en superficie cinquante deux acres (52)</i>	<i>P.S. 25-10-07 (8) P.S. 24-05-16 (10) P.S. 24-10-25 (11)</i> <i>LA PARTIE MEMBRÉE DE CE LOT EST INSCRITE SUR LE PLAN PAR LES TRINETS ROUGES 576 877-1 VOIR LOT 576 237</i>
129	<i>Allan McLeer</i>	<i>De figure irrégulière, formant partie du lot no 21 de l'apentage primitif de Marston, borné au nord par le lot no 131, au sud par le lot no 128 et le 130, à l'Est par la rue King, contenant en superficie trente quatre acres (34)</i>	<i>P.S. 25-6-64 (1) P.S. 25-11-47 (2) P.S. 24-01-30 (3-4) P.S. 24-05-30 (5-7)</i> <i>CORRIGÉ VOIR PLAN SUPPLÉMENT D 168601</i>
130	<i>Church</i>	<i>Formant partie du lot no 21 du rang III de l'apentage primitif de Marston, borné au nord et à l'Est par le lot no 129, au sud par le lot no 128 et à l'Est par la ligne entre le 3^e et le 4^e rang, contenant sur le terrain six chaînes de longueur sur trois chaînes cinquante chaînes et de profondeur, formant trois acres en superficie (3.00)</i>	
131	<i>Allan McLeer</i>	<i>De figure irrégulière, formant partie du lot no 25 du rang III de l'apentage primitif de Marston, borné au nord par le lot no 132, au sud par le lot no 129, à l'Est par la ligne entre le 3^e et le 4^e rang, à l'Est par la rue King, contenant en superficie quatrevingt quatre acres (84.00)</i>	<i>P.S. 23-11-18 (1) P.S. 24-01-30 (2-6) P.S. 24-06-12 (7)</i> <i>CORRIGÉ VOIR PLAN SUPPLÉMENT D 168601</i>
132	<i>J. S. Ramage</i>	<i>De figure irrégulière, formant partie du lot no 21 du rang III de l'apentage primitif de Marston, borné au nord par le lot no 133, au sud par le lot no 131, à l'Est par la ligne entre le 3^e et le 4^e rang, à l'Est par la rue King, contenant en superficie cent quatre vingt quatre acres (124) et trois tiers d'acre (124)</i>	<i>P.S. 27-5-77 (122) P.S. 22-09-16 (3,13)</i> <i>LA PARTIE MEMBRÉE DE CE LOT EST INSCRITE SUR LE PLAN PAR LES TRINETS ROUGES 576 400 VOIR LOT 576 238</i>

Livre de renvoi officiel Canton Marston

No. du lot indiqué sur le plan officiel.	NOM DU PROPRIÉTAIRE.	DESCRIPTION GÉNÉRALE.	REMARQUES.
		<i>Range III</i>	
133	J. D. Ramage	De figure irrégulière, formant partie du lot no 22 du Range III de l'arpentage primitif de Marston, borné au nord par le no 134, au sud par le no 132 et à l'ouest par la ligne entre le 5 ^e et le 11 ^e rang, à l'est par la rue brigante, contenant en superficie cent trente-cinq (135) sept huit ares (125)	155. 27-5-77 (166) V. 102-1 (21) LA PARTIE REMPLACÉE DE CE LOT EST INDUITE SUR LE PLAN PAR DES TRACÉS ROUGES ET DES TRACÉS NOIRS. 22-11-87 D. 576236 (22) OPÉRATIONS CADASTRALES (VORLOTEN) 6/11 5. 774246
134	J. D. Ramage	De figure irrégulière, formant partie du lot no 23 du Range III de l'arpentage primitif de Marston, borné au nord par le no 135, au sud par le no 133, à l'ouest par la ligne entre le 5 ^e et le 11 ^e rang, à l'est par la rue brigante, contenant en superficie cent trente-cinq (135) dix ares (119)	155. 27-5-77 (166) V. 102-1 (21) OPÉRATIONS CADASTRALES (VORLOTEN) 6/11 5. 774246
135	Rory M ^e Donald	De figure irrégulière, formant partie du lot no 23 du Range III de l'arpentage primitif de Marston, borné au nord par le no 136, au sud par le no 134, à l'ouest par la ligne entre le 5 ^e et le 11 ^e rang et à l'est par la rue brigante, contenant en superficie cent trente-cinq (135) dix neuf ares (119)	(22) OPÉRATIONS CADASTRALES (VORLOTEN) 13-6-21-87 1. 775516
136	Peter M ^e Lean	De figure irrégulière, formant partie du lot no 24 du Range III de l'arpentage primitif de Marston, borné au nord par le no 137, au sud par le no 135, à l'ouest par la ligne entre le 5 ^e et le 11 ^e rang, à l'est par la rue brigante, contenant en superficie soixante-sept ares (67) trois ares (63)	(22) OPÉRATIONS CADASTRALES (VORLOTEN) 13-6-21-87 1. 775515
137	Ronald M ^e Lean	De figure irrégulière, formant partie du lot no 24 du Range III de l'arpentage primitif de Marston, borné au nord par le no 138, au sud par le no 136, à l'ouest par la ligne entre le 5 ^e et le 11 ^e rang, à l'est par la rue brigante, contenant en superficie soixante-sept ares (67) sept ares (67)	(21) LA PARTIE REMPLACÉE DE CE LOT EST INDUITE SUR LE PLAN PAR DES TRACÉS ROUGES ET DES TRACÉS NOIRS. 5/11/87 D. 54500

Lot 22 et 23 en avril 2025



Notes manuscrites écrites par un membre de la famille Ramage

(Blanche) - moved to Minn where went to school - Teaching in small town when she was 22 - died that winter of APPENDICITIS.

- LAETA MARIAN RAMAGE - born Lac Megantic 1878. moved with others to minn where went to school. With help from J.S.R. she completed her education and during Pres. Teddy Roosevelt's Term she was the governess for his children. Later while teaching at a girls school in New England she took students to Europe during the summer. World War I started - she sent the girls home - joined the British Red Cross - met and married a Irish Major and lived in Northern Ireland the rest of her life. She married ~~the~~ Robert Davis STEVENSON - owner of Moygashel Linen Mills - and they employed over 6000 people in the AREA.

- A cousin MATTIE Morslin was adopted and lived at Lac Megantic - she married a missionary and lived in China.

WE MET MR WALTERS AT MARIO LAPOINT'S B+B
IN TOWN - HE IS FROM SHER BROOKE -
VERY INTO HISTORY OF THE AREA

Mr Walters

Received your letter and will try to
give you lots of information - Been
looking thru old family books etc.

James Savage Ramage - my GRANDFATHER
who wrote his story

James Douglas Ramage his father
born 1831 in Prescott, Canada
moved to Kingston as a young boy - in 1853
married Miss Helen Miranda Savage of
Belleville, Canada. In 1857 he went
west to look for gold. That winter he
built the 1st log cabin at what soon
after became Denver. He was a
Mason and helped establish the first lodges
in Colorado. With another party they
located Canon City. Returned to Canada
in 1864 and located at Lac Megantic
where you know his story. In later
years he returned to Colorado and died
~~in~~ in 1900 and is buried in Idaho Springs.
His brother William W. Ramage married
an Indian princess who later was sent

to England to be educated by The Queen. Her father was John Charles - chief factor and Governor of The Hudson Bay Co.

JSR's mother - JDR's wife was Helen Miranda Savage 1837 - 1883 her mother was the daughter of John Russell - one time Governor of the Prescott Military Jail. Helen died at Ramage Point on Lac Megantic in 1883 and is buried near the home they lived in at the Lac -

JDR + Helen's children -

- Kate - born 1855 at Kingston - died 1883 at Lac Megantic and buried beside her mother.
- John (or Jack) born 1856 at Kingston - married Ella Morrill of Lac Megantic and moved to Worthington Minn - later to Eugene Ore. where he died in 1914
- William Gunn Ramage, born 1866 Lac Megantic when 14 sent to Montreal to work as messenger for bank of Toronto - later moved to Minn - and to Spokane, Wash where he died 1947
- James S - story later -
- Blanche Helen Ramage - born Lac Megantic 1870

James S. Ramage

FAMILY ROSTER

MARRIED
1853

JAMES DOUGLAS RAMAGE ———— HELEN MIRANDA SAVAGE
Father Mother
BORN 1831 - PRESCOTT, CANADA BORN 1836 BELLEVILLE, CANADA
DIED 1901

Kate Douglas Ramage, Daughter DIED 1898

Margaret (Maggie) Ramage, Daughter
(Died in infancy)

John Ramage, Son ALSO KNOWN AS JACK DIED 1915

William Gunn Ramage, Son DIED 1917

James Savage Ramage, Son - WHO WROTE THIS DIED 1924
age 24

Blanche Helen Ramage, Daughter DIED 1892 WITH HINTON

Laeta Marian Ramage, Daughter DIED 1970 IN England

Mattie Morden, cousin and adopted Daughter
